

Ciné-Bulles

Fiction : une nouvelle de Denis Bélanger : Le Damoclès

Denis Bélanger

Volume 10, numéro 2, décembre 1990, février 1991

URI : id.erudit.org/iderudit/34158ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, D. (1990). Fiction : une nouvelle de Denis Bélanger : Le Damoclès. *Ciné-Bulles*, 10(2), 36–39.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Ciné-Bulles a décidé d'ouvrir une rubrique destinée à laisser la parole à des écrivains afin de publier des nouvelles sur et autour du cinéma. Avec cette rubrique, nous ne prétendons pas devenir éditeur de littérature, mais plutôt défricher un chemin de passage entre la critique et la fiction.

Il nous fait bien plaisir de débiter avec un texte de notre collaborateur Denis Bélanger, qui propose une vision prophétique du danger qui menace la « société des spectateurs » dans une forme de consommation de la violence. Il y a dans ces lignes une manière d'avertissement et nous ne saurions trop inciter nos lecteurs, contrairement aux avis communs dans le genre, à en poursuivre la lecture même si certaines scènes pourraient choquer les âmes sensibles.

Le Damoclès

par Denis Bélanger

*« La seule façon de dénombrer les victimes de la violence est de les compter une à une sans jamais les additionner ; toute autre arithmétique mène inexorablement à la banalisation du mal. »
(Pierre Billon, l'Ultime Alliance)*

D'abord il n'en croit pas ses yeux. Il espère cette lettre depuis tellement longtemps qu'il a du mal à la lire ; il est enfin invité au cinéma Damoclès. Georges comprend que sa vie ne sera plus jamais la même. Dans la police, il a frôlé la mort des centaines de fois, mais ce soir, ce soir, il va risquer sa vie par pur plaisir. Pour le *challenge*. Pour jouer. Gratuitement. Il trépigne littéralement de joie et d'impatience. La journée lui semble interminable.

En fin d'après-midi, rentré chez lui, il s'astreint à une préparation minutieuse, avec l'espoir de contrôler sa tension. Habitué à la discipline, il s'impose une sorte de purification rituelle. Rasé de près pour la seconde fois de la journée, il se fait un shampoing puis se frotte le corps au gant de crin sous un jet d'eau tantôt glaciale, tantôt brûlante. Son sang bondit dans ses veines, tout son corps frémit. Il prend le temps de bien huiler sa peau, heureux de se voir si puissant dans la glace, sculpté par les noeuds des muscles. Puis il s'habille entièrement de neuf. Avant de passer

sa chemise, il s'arrête un moment, hésitant à enfiler sa combinaison pare-balles. En la portant, il enfreint la seule règle essentielle du Damoclès : être prêt à mourir. Mais d'un autre côté, sa vieille combinaison est devenue pour lui une seconde peau ; sortir sans cette protection lui semble incongru. Contre nature.

Il décide finalement de la porter. Au diable les règlements ! Ses années dans la police lui ont appris qu'ils sont faits pour les minables qui n'ont ni le cran ni l'habileté de les transgresser. Il sait qu'avec sa combinaison il sera plus à l'aise pour jouir du spectacle ; de toute façon, il n'a aucune envie d'achever sa carrière ce soir au Damoclès. Il entend bien devenir un habitué, un des piliers du cinéma ; il ambitionne même de faire un jour partie du corps des *gunbearers*, l'armée privée du Damoclès. Une fois habillé, Georges remplit le chargeur de son pistolet en souriant, heureux de cette seconde entorse au règlement. Une fois prêt, il s'assoit, le coeur en paix, l'esprit vide, et laisse passer les heures.

Au milieu de la soirée, il se rend au Damoclès en taxi pour obéir à la directive qui interdit la présence de voitures personnelles dans les environs du cinéma. Il se fait descendre au coin des rues Bridge et Centre et parcourt le reste à pied, tendu, tous les sens aux aguets. À part les quelques voitures qui roulent encore vers le pont Victoria à cette heure, les rues sont désertes. Et affreuses. Partout il ne voit que des entrepôts en blocs de béton ou en aluminium reliés par un réseau de poteaux et de films électriques qui

Fiction : une nouvelle de Denis Bélanger

composent un véritable treillis. Le jour, ces rues sont envahies par des flottes de camions qui y roulent en trombe, mais le quartier meurt à la tombée de la nuit. Dans la pénombre, la vie diurne n'y est plus qu'un vague souvenir. Les formes carrées des entrepôts émergent à peine de l'obscurité ; Georges les devine plus qu'il ne les voit, avec leurs fenêtres noires, fixes comme des yeux ouverts dans le gris des murs. Les ampoules des lampadaires pendouillent au bout des fils à moitié arrachés, couvertes de poussières, depuis longtemps éteintes. La ville ne se donne même plus la peine de les remplacer. Les pas résonnent étrangement, répercutés par le métal mais aussitôt absorbés par le béton.

Rien ne distingue des autres l'édifice qui camoufle le cinéma Damoclès. Georges voit deux ombres disparaître sous un escalier de secours qui semble avoir perdu son contrepoids depuis longtemps. Il les suit dans le silence opaque à peine froissé par les bruits lointains du centre ville. Dans sa poche, sa main droite serre son pistolet ; il sent la sueur couler sous sa combinaison.

À l'intérieur, dans un foyer laid et sale, les formalités sont expédiées rondement. Tous les arrivants doivent montrer patte blanche au premier comptoir où trône un jeune homme bâti comme un lutteur olympique ; les membres font voir leur carte tandis que les nouveaux remettent leur lettre d'invitation. Ensuite ils acquittent le droit d'entrée de 100 dollars. Puis, à un second comptoir, ils donnent une carte d'identité officielle à une dame au visage aussi invitant qu'une serpillière ; elle classe leur document dans un pigeonier et, en échange, leur épingle sur la poitrine un jeton numéroté.

En entrant dans la salle du Damoclès, Georges a l'impression de se retrouver sur un plateau de cinéma. L'aménagement évoque simultanément les décors de **Cotton Club**, **Blade Runner** et **Purple Rose of Cairo**. Près de l'entrée, un petit bar escamotable aux allures de vaisseau spatial semble à Georges aussi irréel que les serveurs et les serveuses qui travaillent à peu près nus et masqués ; tous sont très jeunes et plus magnifiques les uns que les autres. L'excellente qualité du scotch le convainc de la réalité de ce qu'il voit. Des haut-parleurs diffusent un curieux mélange de musique dodécaphonique et de *new age*. Les gens sont debout dans un espace assez étroit qui s'étend autour du bar, délimité par un garde-fou. Une zone d'ombre ceinture cet espace, rompue par une passerelle qui le relie à la salle de projection. C'est comme un pont-levis jeté entre la mort et la vie, se dit

Georges, la colonne vertébrale chatouillée de frissons d'anticipation.

Des gens de tous âges ne cessent d'entrer et de circuler sans parler dans l'éclairage savant qu'on croit brillant à première vue mais qui en fait les maintient dans une pénombre un peu brumeuse. Georges observe sans plaisir cette humanité qui demeure affreusement banale, même dans un lieu pareil. À ses yeux, ils ne présentent qu'un intérêt, celui d'avoir le front de s'aventurer sur le territoire de la mort.

Le spectacle commence à l'heure exacte, annoncé par une voix froide qui invite les participants à prendre place dans la salle de projection. Par habitude de prudence, Georges s'assoit tout à l'arrière, prêt à foncer vers la sortie. Une femme dans la quarantaine vient s'asseoir près de lui. Un écran descend du plafond en même temps que disparaît la passerelle qui reliait la salle et le bar. L'éclairage se transforme, révélant une tranchée d'environ deux mètres qui fait le tour du plateau où sont fixés les 200 fauteuils. Les participants se retrouvent donc prisonniers sur un îlot. Au-delà des tranchées, quatre pilônes de métal émergent de l'ombre, reliés par d'étroites passerelles métalliques qui entourent la salle à cinq mètres du sol.

La musique s'arrête brusquement et, dans le silence, tous retiennent leur souffle. Surgis de l'obscurité, apparaissent les *gunbearers* vêtus d'uniformes militaires, masqués, armés de mitraillettes et bardés de munitions. Avec un ensemble parfait, les dix hommes martèlent le sol de leurs bottes cloutées puis, agiles comme des chats, se lancent à l'assaut des pilônes et grimpent jusqu'aux passerelles. Une fois là-haut, ils pointent leurs armes sur les spectateurs et ne bougent plus.

Georges est un peu déçu ; malgré l'angoisse qu'il sent autour de lui comme une mauvaise odeur, la mise en scène ne l'impressionne guère. Trop élémentaire. À la Sûreté du Québec, dès les premiers jours, on apprend aux recrues à utiliser les bruits, le silence et la pénombre pour déstabiliser l'adversaire. De plus, il y a longtemps que le gros oeil d'une arme tournée vers lui ne le dérange plus. Il commence à regretter amèrement sa cotisation annuelle de 5000 dollars.

Les lumières s'éteignent, à l'exception de veilleuses rouges placées aux pieds des *gunbearers*. En avant-programme, on présente un collage d'extraits de

films des années 70 et 80 dans lesquels meurent de minables bandits, repérables à 100 kilomètres, vaincus par des justiciers interchangeable aussi subtils que des éléphants. D'abord furieux qu'on leur impose ce film de montage pour nostalgiques attardés, Georges finit par se joindre à l'hilarité générale. Toute la salle se tape sur les cuisses à la vue des muscles gonflés et des mâchoires carrées des héros qui contrastent avec les corps flasques et les mentons fuyants des bandits. Les regards fiers des héros, limpides au milieu de l'hémoglobine qui envahit l'écran, leurs tirs sans faille qui ne touchent que les truands dans la foule, les petites héroïnes aux allures de cheftaines guides portant leurs premiers décolletés, toute cette mythologie de la douce violence des vieux films fait crouler les spectateurs de rire. La naïveté des personnages leur semble attendrissante.

Georges a l'impression de se retrouver dans une de ces réunions religieuses où sa mère le traînait dans son enfance, le forçant à écouter un prédicateur ridicule se scandaliser de ce que des petites vieilles soient volées et battues à mort ou parce que des adolescents se prostituaient sans le dire à leurs parents. Comme il aurait voulu à ces moments-là posséder un revolver ; la cervelle du prédicateur aurait éclaté sur les murs et sa mère n'aurait plus jamais osé lui imposer quoi que ce soit.

Georges sort de sa rêverie en revoyant, avec une certaine nostalgie, un extrait de **Total Recall** où le poursuivant ne se contente plus de viser sa proie mais tire sur tout ce qui bouge pour être sûr de ne pas rater sa cible. Avec ce film, on était enfin sorti du moyen âge, on en avait fini avec les bons sentiments, on avait enfin conclu à la réalité de la violence. Georges, lui, avait compris dès l'adolescence que la nature est violente et que l'homme doit l'être tout autant, sinon il se fait bouffer.

Les fondateurs du cinéma Damoclès étaient des hommes et des femmes qui savaient que la vie devient totalement insipide sans la présence constante de la mort et de son cortège de violence. Courageusement, ils avaient décidé d'aller à l'encontre de l'hypocrisie universellement répandue qui occulte la présence de la mort. Au départ, ils envisageaient seulement de produire des films dans lesquels la violence ne se camouflerait pas sous les déguisements manichéens habituels mais frapperait sans discernement, se faisant le héraut, l'éclaireur de la mort. Puis l'idée avait été lancée de créer des lieux conçus spécialement pour accentuer l'effet produit par la vérité brute des images.

Le pas suivant avait été franchi par accident. Un spectateur, effrayé par les armes des *gunbearers*, était mort en pleine représentation, victime d'une attaque cardiaque. Ses voisins avaient ressenti un tel plaisir, une telle jouissance à se sentir bien en vie à côté d'un cadavre réel que la direction avait été envahie par les spectateurs excités qui réclamaient une mort à chaque projection du Damoclès. La vue du sang sur grand écran ne les comblait plus, il leur fallait désormais une correspondance entre le film et la salle. Ils exigeaient que la mort les menace réellement, elle devait déborder de l'écran et les atteindre pour vrai, sinon la violence dans les films n'était plus qu'un amusement pour enfants sages. Le cinéma Damoclès créa donc pour ses membres le cinéma interactif par excellence.

De simples figurants, les *gunbearers* devinrent les émissaires de la mort, les prêtres du sang versé. À chaque représentation, l'un d'eux, choisi au hasard, repérait un spectateur ou une spectatrice et, pendant la projection du second film, toujours produit par Damoclès International, l'expédiait *ad patres*. Le moment précis du tir était laissé à la discrétion du soldat. Les spectateurs tremblaient donc pendant tout le film, effrayés et terriblement excités à l'idée d'être choisis comme cibles. Chacun savait que l'une de ces balles qui ceinturait la poitrine des *gunbearers* trouverait, un jour ou l'autre, le chemin de sa chair. Plusieurs connaissaient de véritables orgasmes au moment du coup de feu ; jamais ils ne se sentaient aussi vivants que lorsqu'ils voyaient leur voisin s'effondrer sur son siège, une fleur de sang sur la poitrine. Après la mise à mort, le reste de la projection se déroulait dans un chaos total. Les survivants hurlaient, pleuraient, chahutaient à qui mieux mieux, complètement déchaînés à chaque scène de tuerie étalée sur l'écran. L'odeur de sang et de poudre qui flottait dans la salle les transportait à des degrés d'exaltation incontrôlable. Pour ajouter au plaisir, deux ou trois fois par année, la direction annonçait, en début de projection, que les *gunbearers* auraient, ce soir-là, plus d'une cible. Pour son initiation, Georges a la chance extraordinaire de participer à l'une de ces soirées fastes ; ce soir, il y aura trois élus.

Le premier coup de feu éclate discrètement, léger comme une bulle sur le fond sonore ambiant, et Georges ne cherche pas à voir qui est tombé. À l'écran se déroule une scène époustouflante typique des productions Damoclès International. Un groupe d'enfants a envahi un foyer de personnes âgées et s'amuse à pousser les vieillards en bas du quatrième

Fiction : une nouvelle de Denis Bélanger

étage en visant le jardin potager. Comme au billard, ils annoncent les coups : la bonne femme à lunettes dorées dans la carré de concombres, le bonhomme à cravate bleue dans les radis avec ricochet sur la corde à linge.

Depuis le début du second film, les armes des *gunbearers* balaient la salle avec la régularité de faisceaux lumineux automatisés. La mort plane dans la salle avec le vol anguleux d'une chauve-souris ; sur son passage se crée une vague qui court, ondulante, d'un corps à l'autre, comme une caresse froide. La promiscuité de la peur, plus excitante que celle du sexe. La jouissance ressentie quand le canon d'une arme se détourne sans avoir tiré s'ajoute à celle de l'effroi qui accélérerait le pouls deux minutes plus tôt.

Georges n'entend pas le second coup de feu. Les yeux fixés sur l'écran, il sent tout à coup une brûlure atroce à la gorge, sous la pomme d'Adam, juste au-dessus de sa camisole pare-balles, mais la sensation de douleur disparaît tout de suite. Il entend un gargouillis étrange qui résonne de plus en plus fort ; bientôt il n'entend plus rien d'autre. Immobile, il se sent inondé, comme si un gicleur avait lâché quelque part au-dessus de lui. Il tente de lever la tête et la douleur revient. Du coin de l'oeil il aperçoit sa voisine qui le regarde avidement, les lèvres humides, les yeux brillants ; il aurait envie de la gifler. Puis il sent que son corps s'écrase doucement sur lui-même et glisse du fauteuil. Il est incapable de résister et la chute est étonnamment douce, agréable comme un plongeon dans l'eau tiède. Il a l'impression de tomber pendant une éternité.

Une fois par terre, il comprend ce qui lui arrive et il a d'abord envie de sourire ; il s'est fait avoir comme un imbécile dès sa première projection. Mais la colère remplace vite le sourire : le *gunbearer* qui l'a visé devrait être puni pour son erreur. Georges Kowacs n'est pas une victime, il était destiné à une longue carrière dans l'armée du Damoclès ; la balle était destinée à sa voisine, c'est elle qu'on aurait dû cueillir, c'est son sang à elle qui devrait gicler. Georges tente de prendre son pistolet pour punir lui-même le soldat fautif, mais il est incapable de bouger, la balle a sans doute fracassé les vertèbres cervicales. Le sang gicle de sa gorge et s'infiltre dans sa camisole.

Toute sa vie il a rendu les coups ; il est furieux de mourir sans pouvoir riposter. Il entend les jouissances de sa voisine mêlées au gargouillement de son sang qui coule. Tout à coup, il revoit le visage de son

père mourant à qui on avait fait une trachéite. Comme il l'avait méprisé de s'être laissé tabasser par une bande d'adolescents et de crever comme une bête, un trou dans la gorge. Il s'était promis qu'on ne l'aurait pas aussi facilement. La vie est vraiment une écoeuranterie de recommencer le même coup sur lui.

Sur le sol gluant du Damoclès, Georges se vide lentement de son sang et se remplit de haine. Il voudrait faire sauter le Damoclès pour qu'ils crèvent tous. Ils ne perdent rien pour attendre. Il ne sait pas comment mais il se vengera, il les aura tous. Il trouvera le moyen de retraverser les brumes de la mort et de leur montrer ce que c'est que la vraie violence. Les *gunbearers* souffriront les premiers, avec les fondateurs du Damoclès, puis ce sera le tour des autres membres, ça va revoler. La mort ne viendra pas à bout de la colère qui l'habite, au contraire elle la nourrira. Sa rage se gonflera de tout le sang perdu, s'étendra comme une tempête et il exterminera tout le monde en commençant pas son ex-femme, son nouveau mari et leurs enfants. Tout de suite après, le directeur de la Sûreté du Québec y passera, ça lui fera regretter de l'avoir suspendu. Tant qu'à y être, il va nettoyer la mairie, les parlements, les ministères, tout le pays. L'humanité entière y passera. Vivant, il les détestait ; mort, il les haïra encore davantage. L'amour meurt mais la haine ne disparaît jamais. ■

Solutions des mots croisés :

N	U		K	K				T	P	10
I	R	C		E	R	R	E	T		9
D	I	K			Y	R	T	U	A	8
	K		S	H		E	E	D	I	7
A	I	P	E	S		K			S	6
R		U	L	I	M		C	R	A	5
E	C	N	A	G		I	T	A	T	4
M	L	I	F		E	J		C	N	3
A		P	A	L	C		C	S	A	2
C	G		R	E	I	C	R	O	F	1
10	9	8	7	6	5	4	3	2	1	

Membre du comité de rédaction de *Ciné-Bulles* depuis 1986. Denis Bélanger est également romancier et nouvelliste. Il a publié *Rue des Petits-Dortoirs* aux Éditions Québec/Amérique et dirigé le collectif de nouvelles *Complément d'objets* chez XYZ Éditeur. Chez le même éditeur, il a participé à *Outre ciels*, le deuxième recueil de la collection *Pictographes*. Il écrit aussi du théâtre. Au printemps 1991, il publiera un recueil de nouvelles, *La Vie en fuite*, aux Éditions Québec/Amérique.